

Prologue

Paris, 1910

Le jeune homme gravit les marches quatre à quatre, émergeant du métro dans le silence de cette soirée de début avril. Il faisait assez froid pour que son souffle soit visible. Les cloches d'une église sonnèrent dix heures. Il regarda autour de lui, presque de manière furtive, avant qu'un mouvement n'attire son attention. Avec un large sourire, il se pencha vers le bas de l'escalier, la main tendue.

Des doigts fins enveloppés dans des gants de chevreau la saisirent, et une jeune femme se hâta de le rejoindre.

— Les Halles ? demanda-t-elle, pantelante.

Elle remit en place un élégant chapeau.

— Que faisons-nous ici ? Tout sera fermé à cette heure.

— N'en soyez pas aussi sûre.

Il frotta ses mains nues et lui offrit son bras. Sa veste légère ne lui tenait pas chaud, mais, pour une fois, il s'en moquait.

— Je crois que notre aventure de ce soir vous plaira, mademoiselle.

Le visage radieux, elle prit son bras.

Un peu de brume flottait au-dessus des rues, adoucissant la lumière des réverbères au gaz, qui semblaient briller dans du coton. Les doigts de l'hiver s'accrochaient à la nuit, mais le froid reculait ; ce serait bientôt le printemps.

Ils marchèrent ensemble comme le ferait n'importe quel couple respectable, échangeant des œillades subreptices jusqu'à ce que ni l'un ni l'autre ne puisse plus retenir un large sourire. À travers la brume, un brouhaha composé de nombreux sons différents gagnait en volume : une voix qui en comprenait des centaines, un vacarme bourdonnant où se mêlaient cliquetis, frottements et bruits de succion. Alors qu'ils tournaient à l'angle d'une rue, la jeune fille ouvrit des yeux ronds devant le bâtiment doté de grandes fenêtres et d'arches rivetées qui semblait être la source de ce chaos.

— Vous m'avez dit vouloir découvrir le vrai Paris, mademoiselle, lui murmura son compagnon à l'oreille. Le voilà.

Malgré l'heure tardive, le marché grouillait de vie ; elle débordait jusque sur le trottoir en une profusion d'épluchures, de sciure et de paille. Des charrettes tirées par des chevaux ou motorisées se tenaient les unes à côté des autres. Des garçons de courses dansaient dans leurs bottes pour lutter contre le froid. Des senteurs de châtaignes et de charbon de bois s'élevaient depuis des braseros.

— Pouvons-nous entrer ?

L'air radieux, le jeune homme la prit par la main, et ils se joignirent à la mêlée. Leur arrivée suscita d'abord des regards : la qualité des vêtements de la

jeune femme détonnait parmi le lin élimé et le coton maintes fois reprisé. Mais, à mesure qu'ils avançaient dans la cohue, plus personne ne remarqua leur tenue. Ici, un seul langage avait cours : celui du commerce. On le parlait d'une voix forte, constante, sorte de patois du marché, à base de sous et de poids, qui n'avait aucun sens pour des oreilles non averties.

Elle tira sur son bras et pointa du doigt des cageots sur un étal de légumes. Des pommes de terre nouvelles pâles y reposaient dans leur terre. Des guirlandes d'ail et d'oignons d'hiver ridés pendaient juste au-dessus. Un homme aux doigts gelés nouait des bouquets d'oseille. La jeune fille rit en voyant deux femmes jeter des choux de l'arrière d'une charrette dans un grand panier en osier. Elles en avaient fait un jeu : c'était à qui lancerait le plus vite, sous les encouragements des marchands qui les entouraient. Leurs cheveux relevés avec des épingles étaient en désordre, leurs joues, rougies par l'effort et l'hilarité.

Un attroupement particulièrement bruyant s'était créé autour de l'étal voisin, où un homme remplissait des sacs en papier pour les tendre aux acheteurs aussi rapidement qu'il pouvait prendre leur argent. Lâchant son compagnon, la jeune fille lui adressa un large sourire avant de se frayer un passage entre les épaules musclées. Il tenta de l'arrêter, inquiet de la voir se faire bousculer par la foule, mais, une minute plus tard, elle était de retour, sa robe piétinée à l'ourlet. L'air triomphant, elle posa un petit globe jaune dans sa main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il alors qu'elle commençait à retirer ses gants.

— Comment ? Quelque chose que vous ignorez, monsieur mon guide ? le taquina-t-elle. C'est une orange sanguine, tout droit venue d'Italie.

Elle lui montra comment peler le fruit, puis ils se tinrent ensemble autour d'un brasero, en bordure de la vaste place, suçant la chair rubis et riant du jus qui s'en échappait. En voyant les yeux brillants de sa compagne, le garçon se sentit soudain submergé par une vague de tristesse. Au matin, elle retrouverait son monde. Élégante et posée, elle mangerait peut-être ces mêmes oranges au petit-déjeuner, mais à l'aide de couverts en argent, un quartier après l'autre.

Elle avait dû s'apercevoir de son changement d'humeur.

— Je vous en prie, lui chuchota-t-elle, son souffle citronné et suave lui caressant la joue. Ce moment n'appartient qu'à nous : vous et moi, et personne d'autre. Demain n'a pas sa place ici.

La lueur du feu peignit son visage pâle, faisant refluer le bleu de ses yeux où il aurait pu se noyer.

Il sursauta en entendant des éclats de voix. Tous deux se plaquèrent dos au mur, alors que des poulets s'échappaient en criant d'un panier cassé dans un nuage de plumes. Une femme jurait, tentant d'attraper les volailles qui couraient entre ses jupes.

S'enfonçant davantage à l'intérieur du marché, ils descendirent un escalier sombre qui les mena dans les tunnels et les passages souterrains éclairés au gaz ou par des ampoules électriques qui sifflaient.

Dans un couloir carrelé, le pied de la jeune fille glissa. Son compagnon la rattrapa dans sa chute, manquant lui-même de perdre l'équilibre sur le sol

humide. Un court instant, elle fut dans ses bras, partagée entre rire et stupéfaction, son chapeau lui couvrant un œil. Il dut faire appel à toute sa retenue pour ne pas la serrer plus fort.

Ils contournèrent la flaque qui s'était formée devant la charrette d'un poissonnier chargée d'énormes bêtes argentées. Une odeur nauséabonde s'élevait d'entrailles gisant sur le sol.

— Avez-vous faim ? demanda-t-il, les yeux posés sur un seau rempli de créatures des rochers qui attendaient en silence, fermées.

— Une faim de loup, répondit-elle. Allons-nous manger des huîtres ?

Fouillant dans sa poche à la recherche de menue monnaie, il tendit quelques pièces au poissonnier. Ce dernier leur ouvrit six mollusques à l'aide d'un petit couteau, puis les leur emballa dans du papier journal.

De retour dans un air plus respirable, ils trouvèrent un boulanger qui proposait des miches de pain brun sur son étal. Après en avoir acheté une, ils se dirigèrent vers un bar et s'installèrent à une table coincée entre la nuit froide et l'ambiance grisante des halles.

Coude à coude, ils savourèrent leurs huîtres avec le pain, à même le papier journal, le tout arrosé d'un vin rouge bon marché. Un festin de roi ; un repas unique, à cette heure et sur cette place de Paris, réussissant l'exploit de saisir l'essence du monde. Le jeune homme se demanda pourquoi des huîtres ne lui avaient jamais semblé aussi délicieuses. Un seul

regard à sa compagne en train de vider son verre suffit à lui faire comprendre qu'il connaissait la réponse.

« Demain n'a pas sa place ici », lui avait-elle dit. Mais il n'était pas dupe. Demain finirait par arriver, et avec lui une vérité que ni lui ni elle ne voulait s'avouer. Dehors, les cloches songeuses de Saint-Eustache commencèrent à sonner onze heures.

Au diable demain, pensa-t-il, et il tendit sa main vers la sienne.

1

Cambridge, mars 1988

Je pousse les portes du King's College juste au moment où les cloches de la chapelle sonnent l'heure. Je suis en retard, à un rendez-vous que je ne peux pourtant pas me permettre de manquer.

Un groupe de touristes emmitouflés dans des anoraks me bloque le passage. Je me faufile, consultant ma montre. J'avais espéré arriver largement dans les temps pour me trouver une place discrète au fond de la salle, pas faire mon entrée échevelée et en sueur.

Je traverse la cour en trombe et monte une volée de marches humides quatre à quatre. Au passage, j'aperçois brièvement mon reflet dans une fenêtre : les cheveux en désordre, trempés, une frange blonde dégoulinant dans mes yeux. Je l'écarte et me hâte en direction d'une paire de portes en chêne monumentales.

15 mars, 11 heures – Une légende démasquée : une conférence du biographe Simon Hall à propos de feu J. G. Stevenson, historien, auteur et critique. C'est ce qu'annonce un bout de papier épinglé au tableau d'affichage.

Je chasse rapidement l'air renfrogné qui vient d'apparaître sur mon visage pour lui substituer une grimace penaude adressée à la femme qui joue les cerbères à l'entrée. Malgré une moue de désapprobation, elle me laisse passer. Prenant mon courage à deux mains, je pousse la lourde porte. La salle est comble. Étudiants et universitaires s'entassent sur les chaises ; leurs respirations embuent les fenêtres. En dépit de mes efforts, le battant grince bruyamment sur ses gonds ; sur l'estrade, un homme hésite et regarde dans ma direction. Tête baissée, je me glisse le long de la rangée du fond, vers un siège libre.

— Comme je le disais, reprend l'orateur, nous savons tous ce qui se produit à la mort d'une personnalité du monde intellectuel : elle a droit à une notice nécrologique dans le *Times*, un nouveau volume commémoratif de ses œuvres paraît, et chaque revue y va de sa rétrospective.

Certains des membres les plus jeunes de l'assistance gloussent, manifestant ainsi leur appréciation de l'attitude désinvolte du conférencier.

Je l'observe attentivement. Simon Hall, la coqueluche actuelle du milieu des historiens. Dès que les médias ont besoin d'un commentaire, que ce soit à la radio ou dans des articles de journaux, ils font appel à lui. Il me paraît plus vieux que ses photos ne le suggèrent. Je reconnais que ses cheveux bouclés et son visage ouvert lui donnent un air juvénile, mais impossible d'ignorer la présence de pattes-d'oie et d'une bedaine en devenir. Je m'affaisse un peu plus sur mon siège et je m'efforce de tendre l'oreille.

— Il n'y a rien de mal à rendre hommage à un

grand nom, dit-il, et personne ne peut nier que J. G. Stevenson était un historien de talent. Mais que savons-nous vraiment de lui ? Quel homme se cachait derrière ses livres ?

Il marque une pause, pour l'effet, balaie la salle du regard.

— En tant que biographe, mon travail consiste à répondre à ces questions. Il m'appartient de fouiller le passé d'une personne pour en extraire parfois des choses qu'elle aurait préféré garder pour elle-même. Et, mesdames et messieurs, c'est ainsi que j'ai découvert que J. G. Stevenson n'était pas un saint.

Il se penche en avant sur son pupitre, une intensité dans le regard, comme s'il se confiait individuellement à chaque membre de l'assistance.

— J'ai récemment eu accès à la correspondance privée de Stevenson et j'y ai trouvé une lettre, écrite de sa main, quand il n'était encore qu'un tout jeune homme à Paris. Ce document le place formellement au cœur d'un scandale qu'il a toujours tenu secret – même sa propre famille n'en a rien su. J'ai la ferme intention de découvrir la vérité derrière ce mystère et de vous révéler à tous le *vrai* J. G. Stevenson.

Quand vient le moment des questions/réponses, je m'agite sur mon siège, m'efforçant de garder mon bras collé le long du corps, bien que je bouille de colère. J'écoute les commentaires ineptes et les remarques mordantes, mais, à la toute fin de la séance, ma main se lève, semblant soudain animée d'une vie propre.

— Je crains que nous n'ayons plus le temps, me dit le professeur qui a organisé l'événement. Peut-être pourriez-vous...

Je lance à Hall sur un ton de défi :

— Vous avez donc l'intention de diffamer un homme juste pour faire un coup de pub ? Il est mort. Alors, tout est permis, c'est ça ? Même de fouiner dans ses affaires personnelles ?

Une centaine de chaises en plastique crissent sur le sol, et tout le monde se tourne vers moi. Je me sens rougir sous les regards insistants, mais je ne quitte pas Hall des yeux. Il sourit, l'air surpris, scrutant la foule.

— Une question intrépide, mademoiselle...

— Stevenson.

Toute la salle se met à chuchoter. Sur l'estrade, le professeur se penche pour parler à l'oreille de Hall. Je vois ses lèvres former mon nom et je lutte pour conserver une expression neutre. Pendant ce temps, Hall m'observe avec un intérêt tout neuf.

— Je comprends votre indignation, mademoiselle Stevenson, mais vous ne pouvez pas nier que votre grand-père avait ses secrets.

Bordeaux, septembre 1909

Rue Vauquelin, dix-huit heures. À l'intérieur des ateliers exigus aux murs qui s'écaillaient, des voix s'élevèrent pour saluer la fin de la journée. Guillaume du Frère sortit de chez lui, chancelant sous le poids d'une valise. Les odeurs de la maison familiale qui l'enveloppaient l'abandonnèrent bien vite quand il se mit à courir.

Ses bottes glissèrent sur un tas d'ordures, lui arrachant une grimace qui se transforma presque aussitôt en un large sourire. Bientôt, les cours privées d'air et les ruelles congestionnées de Bordeaux ne seraient plus qu'un souvenir.

Au bout de la rue Francin, des marchands occupaient le trottoir. Leurs étals étaient un prolongement tapageur du marché aux bestiaux. Guillaume se fraya un chemin, à travers la puanteur des animaux et des abats, en direction des fenêtres cintrées de l'atelier de réparation de locomotives. On les avait laissées ouvertes pour permettre aux vapeurs métalliques de s'échapper. Il se hissa et fit dégringoler sa valise par-dessus le rebord. Elle

tomba sur le sol couvert de gravier avec un bruit sourd, et il ne tarda pas à la suivre.

— Bonsoir, Jacques ! lança-t-il, essoufflé, à un homme taché d'huile qui se démenait avec un tuyau.

— Bon voyage, mon garçon ! Dépêche-toi. Ton train a déjà sifflé une fois !

— Merci !

Serrant son bagage contre sa poitrine, Guillaume franchit en trombe une porte qui donnait sur la voie. Devant lui l'attendait le quai au sol carrelé ; derrière, la verrière du toit de la gare Saint-Jean piégeait la lumière et les insectes comme une lampe à gaz. Des badauds faisaient des signes d'adieu au train sur le départ. Un petit garçon assis sur les épaules de son père regardait le panache de vapeur qui avait déjà commencé à former une traîne.

Guillaume piqua un sprint. Un coup de sifflet retentit derrière lui, suivi par le cri indigné du chef de quai, mais il continua à courir, de toute la force de ses jambes, ses chaussures usées résonnant bruyamment sur la voie.

— Guillaume !

Son ami Nicolas lui adressait un large sourire depuis le garde-corps à l'arrière de la voiture.

— Plus vite, plus vite !

Guillaume était épuisé ; il avait la gorge sèche. Mais il n'était plus très loin ; bientôt, il pourrait saisir la main que lui tendait Nicolas.

— Allez, Guillaume, l'encouragea encore son ami. Comment veux-tu devenir cheminot si tu n'es même pas fichu d'avoir ton train !

Avec un rire étranglé et un ultime effort, Guillaume

lança sa valise à Nicolas avant de bondir vers le garde-corps et de se hisser à bord.

Indifférent, le train continua à avancer dans un bruit de ferraille, gagnant de la vitesse, alors que la gare s'éloignait. Encore rouge d'avoir tant ri, Nicolas replia ses longues jambes et pêcha une cigarette avachie dans sa poche. Écroulé contre la voiture, Guillaume retira sa casquette pour essuyer la sueur sur son front. Son cuir chevelu le démangeait. D'un air piteux, il passa sa main sur son crâne. Cet été, pendant les chaudes journées de travail sur les docks, ses cheveux habituellement châtain avaient poussé en adoptant des nuances dorées. Il les aurait bien gardés ainsi, mais sa mère, craignant qu'il n'attrape des poux dans la capitale, l'avait tondu.

Nicolas lui dit qu'il ressemblait à un prisonnier. Sa tignasse blonde, par ailleurs, avait échappé aux ciseaux. Avec un sourire, Guillaume lui donna un coup de poing, puis il enfonça à nouveau sa casquette sur sa tête.

— Tu ne veux pas qu'on s'installe à l'intérieur ? demanda-t-il d'une voix forte pour couvrir le bruit des roues.

— Non. Il y a trop de monde. Je n'ai pas envie de me retrouver coincé à côté d'une matrone qui nous sermonnera jusqu'à Paris. On est mieux dehors.

— Et quand le contrôleur voudra voir nos billets ? Il ne risque pas de nous faire descendre au prochain arrêt ?

Nicolas eut un petit rire.

— Bien sûr que non. On fait partie de la maison, maintenant ; on n'aura qu'à montrer nos lettres. On

est des cheminots, Guillaume. À partir de maintenant, on voyage gratis !

Ils traversèrent la périphérie de la ville, laissant derrière eux les derniers bâtiments de Bordeaux, remplacés par des herbes hautes qui sifflaient sur les berges du fleuve. Le train, éclairé de l'intérieur, apparut à la surface de l'eau avec un luxe de détails. Guillaume distingua la texture du verre des fenêtres, les silhouettes des passagers. Fasciné, il leva la main pour voir si son reflet l'imiterait, mais il disparut dans la végétation en ondulant.

Alors que la soirée avançait, des collines se dressèrent des deux côtés de la voie, projetant une ombre froide. Le trajet jusqu'à Paris prendrait toute la nuit. À côté de lui, Nicolas, qui s'était assoupi, se réveilla et attrapa son sac marin. Guillaume entendit un froissement de papier et se tint le ventre.

Sa mère lui avait préparé un paquet de nourriture, mais il l'avait laissé à la maison quand elle avait eu le dos tourné. La pensée qu'elle puisse avoir faim par sa faute lui était insupportable. Quant à la voiture-restaurant... Même s'il en avait eu les moyens, on aurait refusé de servir un passager en bras de chemise, avec une cravate sale nouée autour du cou. Il regarda Nicolas, ce qui lui valut un sourire narquois.

À mesure que son ami poursuivait son effeuillage, une odeur chaude s'éleva des couches de papier journal. Ça sentait aussi la levure. La moitié d'une miche de pain atterrit sur ses genoux. Elle retenait encore un peu de la chaleur du four. Il en arracha un morceau qu'il engloutit et s'efforça de remercier Nicolas tout en mâchant.

— Il n'y a pas de quoi, dit ce dernier avec désinvolture. Je savais que tu oublierais d'emporter quoi que ce soit.

Guillaume avala la dernière bouchée avec regret. Nicolas enleva les miettes tombées sur sa poitrine.

— Qu'est-ce que je donnerais pour une tasse de café, soupira-t-il.

Souriant, Guillaume rentra son menton dans le col de sa chemise. Même Nicolas, aussi ingénieux fût-il, aurait du mal à tirer du café chaud d'un sac marin. Il ferma les yeux et sentit qu'il s'assoupissait. Ses pensées finirent par se fondre au rythme des claquements de roues sur les rails, qui semblaient nettement moins bruyants.

Le vœu de Nicolas fut exaucé plus tard dans la soirée, quand on alluma les lampes dans les couloirs du train et que le contrôleur arriva au bout de la voiture. À la vue de deux passagers clandestins brûlés par le soleil, sa mine se renfroigna, mais il leur fallut moins d'une minute pour lui expliquer leur situation et lui faire perdre sa sévérité réglementaire. Peu après, l'homme leur apporta du café de la voiture-restaurant, arrosé de cognac. Pendant qu'ils buvaient, il retira sa casquette et se pencha par-dessus le garde-corps pour fumer une des cigarettes de Nicolas.

— J'ai travaillé sur tous les tronçons de cette voie, dit-il, s'éclaircissant la voix. J'ai aidé à poser chaque rail d'ici à Orléans. Un boulot difficile, dehors par tous les temps. Parfois, on progressait à la vitesse d'un escargot. Mais c'est un beau métier pour un jeune. Ça rend fort pour le reste de sa vie.

Son gros visage buriné flottait dans l'ombre alors que la voie – sa voie – défilait sous leurs pieds.

D'une chiquenaude, il se débarrassa de la cendre de sa cigarette dans les ténèbres, puis il remit sa casquette.

— Avec de la chance, vous travaillerez ensuite sur les locomotives. Après, vous finirez peut-être à un poste comme le mien. Salaire correct, un uniforme, une jolie montre. Si vous ne ménagez pas vos efforts et que vous vous faites remarquer par ceux qui comptent, vous ferez une belle carrière, je vous le garantis.

Après leur avoir souhaité bonne chance, il prit congé. Guillaume serra ses mains autour de la tasse en fer-blanc qui refroidissait, alors que la nuit se refermait sur le train, et songea aux paroles du contrôleur. Il avait peine à imaginer qu'un maigrichon comme lui puisse devenir costaud grâce à un travail, quel qu'il soit. Par ailleurs, il se voyait mal dans un uniforme raide, avec une montre dans sa poche. Mais à Paris, se dit-il, tout était possible. Ensuite, il avait dû s'endormir. Quand il se réveilla, il faisait noir. Campagne ou ville, il ne parvint pas à distinguer le type de paysage que le train traversait. Les formes imposantes qui se dressaient dans la nuit auraient aussi bien pu appartenir à des arbres, des rochers ou des géants immobiles. Il avait froid. À côté de lui, Nicolas ronflait, enveloppé dans une couverture verte.

Guillaume sourit ; il fouilla dans sa valise pour en extraire la sienne. La tête appuyée contre le garde-corps en métal, il s'endormit sous la voûte étoilée.